

**LA REFERENCE :**  
**DONATION/ASSIGNATION ET CONSTRUCTION**

**Henri PORTINE**

*Université de Bordeaux 3  
URA 382 SILEX (CNRS-Université de Lille 3)  
portine@montaigne.u-bordeaux.fr*

Résumé. L'auteur étudie le rôle du concept quotidien dans l'acte de référence en langage ordinaire. Il propose de considérer la « visée référentielle » sous deux aspects : du référent au signe linguistique (*syntagme nominal contextualisé*) en production et du signe linguistique (*syntagme nominal en contexte*) au référent en reconnaissance/compréhension. Du référent au signe linguistique, il y a donation (ou proposition) d'un référent ; du signe linguistique au référent, il y a assignation d'un référent. Le référent est de l'ordre du monde et est un *étant*, c'est-à-dire un « être-X » appréhendé selon un certain mode, et non un *être*. Le concept appliqué dans la visée référentielle suppose une *construction conceptuelle* ; l'application d'un concept quotidien relève du domaine cognitif.

Mots clés : épistémologie de la linguistique, concept, référence, référent.

Nous allons tenter d'expliciter une position sur la référence qui se définit à l'aide des cinq propositions suivantes.

1. L'acte de production vise à proposer au co-énonciateur la reconnaissance d'un référent, il y a alors **donation** (ou **proposition**) **d'un référent** par l'intermédiaire d'un signe linguistique (nous ne préciserons pas ici la nature de cette relation qui a, entre autres, des caractéristiques syntaxiques).
2. L'acte de reconnaissance/compréhension effectué par le co-énonciateur vise à identifier le référent visé par l'énonciateur, il y a alors **assignation d'un référent** à un signe linguistique. Cet acte de reconnaissance n'est pas le pur symétrique de l'acte de production.

3. Donation et assignation d'un référent supposent la médiation de l'**application d'un concept quotidien** (*application* qui présente une certaine parenté avec le *domaine notionnel* de A. Culoli) à partir d'un **concept quotidien** *spontané* ou *non spontané* (proche de ce que A. Culoli nomme *notion*)<sup>1</sup> et du contexte dans lequel s'inscrit le concept quotidien convoqué. L'application d'un concept est la mise en correspondance de ce concept avec les paramètres situationnels de l'acte de parole et de l'acte de référence envisagés.

4. Le référent est de l'ordre du monde ; c'est un *étant*, c'est-à-dire un « être-X » appréhendé selon un certain mode (*être-X* pouvant être un *être-objet* tel que l'*être-table*, un *être-« abstraction »* tel que l'*être-amitié*, un *être-individu* tel que l'*être-chat* ou l'*être-homme*), et non un *être*.

5. L'application d'un concept quotidien relève du *domaine cognitif*, en ce qu'il mobilise un savoir sur le monde et une évaluation de ce savoir.

L'énoncé de ces cinq propositions laisse en suspens nombre de questions qu'il faudrait résoudre pour leur donner pleinement du sens. Nous ne tenterons de répondre qu'à certaines d'entre elles. Ce n'est donc pas une théorie close que nous présentons, mais plutôt une *conception*. Elle a pour origine l'insatisfaction provoquée par certaines discussions qui se limitaient soit aux rapports entre mots (et plus particulièrement *groupes nominaux* bien évidemment) et :

- soit les objets du monde, objets « réels » ou « représentés dans des fictions »,
- soit les *domaines notionnels* correspondants à ces groupes nominaux, domaines (et le terme *domaine* nous semble déjà défaillant par son statisme) notionnels peu et mal différenciés de *valeurs référentielles*.

A cette insatisfaction s'est ajouté le sentiment que la visée référentielle de l'énonciateur ne pouvait s'accomplir que par l'articulation d'un référent visé et de l'*application* (dynamique) d'un *concept quotidien*. Pour une première approche (dans laquelle nous utilisons encore *domaine notionnel*) de cette conception — qui ne se prétend pas nouvelle mais qui voudrait être correcte —, on pourra se reporter à Portine (1998).

Du point de vue extensionnel, un concept subsume des objets. Cette conception qui définit le concept saisi sous son aspect logique ne convient qu'imparfaitement à l'aspect linguistico-discursif. Bien évidemment, l'énoncé « un chat est un félin » mobilise le concept de chat qui subsume l'ensemble des chats, ensemble appréhendé d'un point de vue zoologique. De même, le groupe nominal « tes trois chats » de l'énoncé « tes trois chats sont sur le paillasson » restreint le concept de chat au sous-ensemble zoologiquement déterminé composé des trois chats en question. L'on ne peut donc dire *a priori* que le concept est pris en dehors de

---

<sup>1</sup>. Vygotski (1934) distingue concepts spontanés et concepts non spontanés. Il nous semble qu'il hésite entre deux conceptions : soit considérer les concepts scientifiques comme un sous-ensemble des concepts non spontanés, soit considérer la formule *concept non spontané* comme pur et simple équivalent de *concept scientifique*. Nous préférerons la première solution : certains concepts quotidiens (donc non scientifiques) ne sont pas spontanés, c'est le cas par exemple du concept de péage qui est construit par l'enfant en interaction avec l'adulte, sans que cela soit pour autant un concept scientifique ; c'est aussi le cas des concepts formés dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Quant au terme *notion*, adopté par A. Culoli (1981), il semble que le vague conceptuel porté par le terme quotidien *notion* nuise à la bonne compréhension du terme métalinguistique et du concept à prétention scientifique sous-jacent. C'est pourquoi nous préférons *concept quotidien*, le terme *concept* n'appartenant pas au langage ordinaire et l'association de *spontané*, *quotidien* ou *scientifique* apportant quelques précisions. Nous avons toutefois conscience que cela ne suffit pas à clarifier totalement le terme *concept*, et il suffit de lire les premières lignes de Frege (1892) pour s'en convaincre. Cette tâche de clarification ne sera réalisée qu'imparfaitement dans la suite. Quant à la formule *domaine notionnel* utilisée, elle aussi, par A. Culoli, c'est comme nous l'avons dit son aspect statique (souvent constaté chez les épigones) qui nous pousse à la récuser au profit d'*application du concept*, formule plus dynamique.

toute subsomption. Mais ce rapport n'est alors pleinement pertinent que si nous considérons le concept dans son rapport à la réalité.

Saisi dans son rapport à la représentation discursive construite, le concept se spécifie par une application donnée. Ainsi dans « tes trois chats sont sur le paillasson », le concept de chat se spécifie comme objet zoologique réduit à trois exemplaires ou échantillons. On aura un autre cas, analogue en ce qu'il mobilise le contenu (plus loin, nous parlerons dans ce cas d'*intérriorité*) du concept, différent en ce que la façon de mobiliser ce contenu n'est pas la même, avec l'anaphore associative. La reprise associative est possible dans l'énoncé « On arriva dans un village ; l'église était au centre » non pas parce qu'un village a forcément une église, mais parce que le concept de village porte avec lui la notion d'église. C'est dans son application (*portée*)<sup>2</sup> que le concept de village contient la mention « église ». On a, de façon simplifiée, l'opposition fonctionnelle (et non structurelle) suivante :

RAPPORT (LOGIQUE) AU REEL	MODE DE REPRESENTATION
CONCEPT	CONCEPT
subsumé             tombent sous   Objets	 Portée du concept

Nous avons distingué concepts quotidiens et concepts scientifiques. Les concepts quotidiens sont variables. Mais ce n'est pas là une propriété caractéristique. En effet, un concept scientifique varie lui aussi : il varie dans le temps. Il a une genèse. Il nécessite un « contexte d'intelligibilité » (Canguilhem, 1977 : 169). Sa clôture, à un moment historiquement déterminé, transforme en *états de sa formation* les versions précédentes. Mais il ne varie pas d'un individu à l'autre, d'un moment (d'une situation) à l'autre, d'une culture à l'autre, contrairement au concept quotidien.

Cette propriété n'est pas la seule qui soit distinctive. L'application d'un concept quotidien peut aboutir à la construction d'un haut degré (cf. Culoli, 1981). Pour l'énonciateur, et dans une situation donnée (et avec une intention donnée), il peut exister un représentant meilleur que d'autres pour le concept mobilisé : un moineau sera un meilleur représentant du concept *oiseau* si l'acte de parole décrit le chant des oiseaux dans les arbres mais un aigle ou un vautour jouera ce rôle dans une ambiance inquiétante ; un crabe qui a encore ses deux pinces est un meilleur représentant de *l'être-crabe* qu'un crabe ayant perdu l'une de ses pinces dans un combat singulier ou non. En revanche, l'application d'un concept scientifique n'a pas de haut degré. Si un élève dessine un triangle au tableau, et si l'enseignant lui dit : « votre triangle n'est pas un vrai/un bon triangle », cela peut alors signifier deux choses : (a) le dessin est mal réalisé (les segments de droite n'en sont pas, les angles sont arrondis, etc.) ; (b) le triangle représenté est un triangle particulier (par exemple, un triangle rectangle) et non un triangle quelconque alors que l'on veut faire une démonstration valable pour tout triangle. Mais que l'on soit dans le cas (a) ou dans le cas (b), le haut degré construit par l'enseignant et linguistiquement manifesté par « un vrai » ou « un bon » ne concerne pas le concept scientifique *triangle*. Il s'agit d'un jugement portant sur le dessin réalisé, sur l'objet empirique, et de son rapport au concept considéré. Un triangle est un triangle tout comme un

<sup>2</sup>. On hésite ici entre *application* et *portée*. On est en effet dans un cas où l'on considère non une application mais les applications potentielles, en un certain sens, le *scope* du concept.

vrai triangle est lui aussi un triangle et il n'y a rien de plus dans un vrai triangle que dans un triangle sans autre précision.

Au contraire, la formule « un vrai » affecte les concepts quotidiens. Prenons un exemple un peu provocateur. Si un homme dit à son épouse « tu n'es pas une vraie femme » ou si une femme dit à son mari « tu n'es pas un vrai homme », l'application du concept en est affectée. Montrons-le sur un exemple plus neutre pour les humains et emprunté à A. Culoli (exemple donné en séminaire) : « ce chat n'est pas un vrai chat, il n'a jamais attrapé aucune souris ». Ce chat est un chat, son apparence physique le prouve, éventuellement accompagnée d'une dissection. Le début de l'énoncé l'atteste : « ce chat », au sens zoologique. On a là une première application du concept *chat* (application qui participe à la visée référentielle). Une seconde mention mobilise une nouvelle application du concept *chat* : « pas un vrai chat ». Cette seconde application du concept construit un haut degré.

On a donc pour l'instant, au sein du concept quotidien, deux « zones » conceptuelles : une intériorité du concept convoquée par « ce chat » et un haut degré mobilisé par « un vrai chat ». Ce second *NP* pourrait être réduit en « un chat » sans que le mouvement de pensée véhiculé soit différent de ce qu'il en est pour « un vrai chat ». Comparons :

- (1) Ce chat n'est pas un chat : il n'est même pas capable d'attraper les souris
- (2) Ton Ovni (ou Ufo) n'est pas un Ovni, c'est le ballon de rugby des voisins

En (1), le chat est à la fois un chat (il a une tête, un corps, un estomac de chat, etc.) et un non-chat (il n'a pas la ou les propriétés fondatrices qui font un bon ou vrai chat). La première assertion correspond à un réel zoologique. En revanche, en (2), il n'y a pas, au niveau du réel, d'Ovni, objet volant non identifié (ou Ufo, *unknown flying object*). Ce qui a été pris pour un Ovni est en fait un ballon de rugby (cf. ce qui sera dit ci-dessous sur la négation). La luminosité de l'air, le soleil couchant, etc. ont entraîné une illusion d'optique. Rien de tel pour le chat de l'énoncé (1) : aucune illusion d'optique dans ce cas, le chat mentionné est bien un chat. Cependant, le ballon de rugby du réel est clairement désigné par « ton Ovni ». C'est pourquoi, dans les deux cas, on a la nécessité d'une séquence explicative du type « c'est le ballon du voisin », ou, pour le chat, « il n'attrape pas les souris » ou encore du type « c'est mon nounours [terme absent du dictionnaire] à moi » qui signifie « j'utilise ce chat comme j'utiliserais un nounours ».

La différence entre (1) et (2) nous amène à poser une limite au concept de chat, limite séparant le chat (même non-bon chat) du non-chat. Quelle est cette limite ? Wittgenstein dans son commentaire du concept de jeu parle de *bords* (1953, § 71, all. *verschwommen Rand*, bord, bordure, flou(e) ; angl. *blurred edge*, bord troublé, voilé). Un peu plus loin (§ 76), il utilise l'allemand *Grenze*, frontière (angl. *boundary*). Dans le premier cas, il s'agit de la difficulté à délimiter le concept de jeu, sinon par à-peu-près. Le concept de chat nous paraît avoir de tels *bords*, mais nous n'en sommes pas encore à la limite. Ces bords ne séparent pas seulement l'intérieur de l'extérieur mais aussi le haut degré de l'intériorité du concept. Je vous dis : « Ce chat n'est pas un vrai chat, il n'attrape pas les souris ». Vous me répondez alors : « Plus aucun chat n'attrape les souris, ils attendent tous que l'on ouvre une boîte de nourriture pour chat ». Votre réfutation porte sur mon évaluation. Pour vous, ce que je nomme « vrai chat » (c'est-à-dire haut degré du concept de chat) n'est pas ou n'est plus ce que l'on peut légitimement appeler ainsi. Mais la négation ne trace pas ici une limite tranchée, qu'elle soit « n'est pas »

ou « n'est plus ». Vous me signifiez que la propriété énoncée n'est pas décisive. Attraper les souris pourrait être le fait d'un vrai chat, mais tout change. Si vous me dites : « Parfois mon chat est un vrai chat, parfois non » et si je vous demande d'énumérer les cas où il est (se comporte comme) un vrai chat. Sans doute, ne le pourrez-vous pas. C'est plutôt à tel moment, mais il y a aussi des cas où...

Si un chat de gouttière perd une patte dans sa lutte pour la vie, c'est toujours un chat. Si l'en perd une deuxième, est-ce encore un chat ? Oui et non. Il ne survivra sans doute pas longtemps, ayant perdu tout moyen de locomotion. On est là encore au bord de l'intériorité du concept de chat. Remarquons que tout ce qui vient d'être dit perd tout sens pour un zoologiste parlant et agissant en tant que zoologiste. Le concept peut alors être métaphorisé par le district administratif (all. *Bezirk*) comme le faisait Frege, selon Wittgenstein (1953, § 71). Pour le zoologiste, le concept (scientifique) n'a pas de bord(s) mais seulement une limite. Pour les concepts quotidiens, les bords ne sont pas la limite. Alors que la négation en (1) laisse le chat être encore un chat, la négation en (2) ne laisse plus l'Ovni être encore un Ovni. La négation ne fonctionne pas de la même façon dans les deux cas.

Le bord/les bords du concept, A. Culoli le/les nomme « frontière ». Sans investir la terminologie d'un pouvoir quelconque, nous remarquerons que là encore, il s'agit d'un terme plutôt fixiste. La métaphore topologique avec [1,0] et [1,0[ ne modifie pas grand chose d'autant plus qu'elle véhicule certains dangers liés à une vision psychologisante de la topologie. Il faut toutefois une limite séparant le « plus tout à fait » du « vraiment plus », car il y a un véritable saut qualitatif entre les deux, alors que l'on peut passer progressivement de l'intériorité *banale* au « plus vraiment »<sup>3</sup>.

*A priori*, seule l'intériorité du concept est constitutive de visée référentielle. *Prends la chaise qui est à côté de toi et assieds-toi. Regarde ce chat sur le toit. L'amitié de Paul pour Jacqueline est déjà ancienne.* Voilà des énoncés qui ne mobilisent que l'intériorité des concepts *chaise*, *chat*, et *amitié*. On ne s'intéresse ni au haut degré, ni aux bords du concept. On trouve cependant des cas où le degré participe à la visée référentielle. Soit l'exemple (3) qui s'inscrit dans la situation suivante : quelqu'un demande une paire de ciseaux ; son interlocuteur a le choix entre deux paires et prend celle qui est la plus ancienne ; en réponse le demandeur précise qu'il veut la vraie paire de ciseaux et non ce qui est seulement (et à la fois) *ciseaux et rouillé*.

(3) Passe-moi des ciseaux<sub>[occ.1]</sub>. Non, les ciseaux<sub>[occ.2]</sub>, pas ces vieux machins rouillés.

En (3), l'occurrence 1 de *ciseaux* (notée « occ.1 ») n'est pas référentielle (au sens où elle ne désigne pas un objet concret ou abstrait existant dans le monde, mais seulement un type d'objets). Est mobilisée dans ce cas l'intériorité du concept. En revanche, l'occurrence 2 réfère et correspond au haut degré : les vrais ciseaux *qui sont là devant toi*, et non ce qui est aussi *là devant toi* et qui est encore ciseaux (intériorité du concept) d'après son aspect matériel mais ne correspond plus à de bons (vrais) ciseaux et est devenu *vieux machins rouillés*.

---

<sup>3</sup>. Dans le cas d'individus et d'objets matériels, on pourrait appeler cette antériorité *banale* « l'être au monde ». Bien évidemment, il devient impossible de parler « d'être au monde » pour des concepts abstraits comme l'*amitié*.

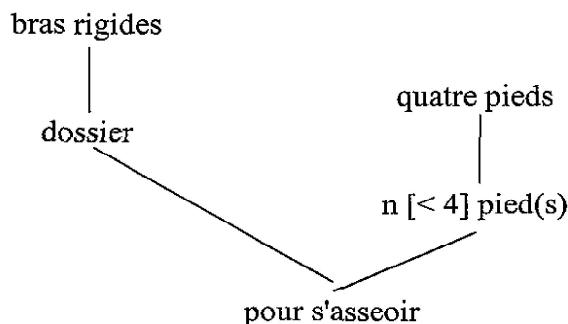
On remarquera que l'énoncé du haut degré est en général (toujours ?) oppositif. On remarquera aussi qu'en (1) l'occurrence qui réfère (au sens ci-dessus) est celle qui mobilise l'intérieurité du concept *chat* alors que l'occurrence de haut degré ne réfère pas. On a donc en (1) la situation inverse de celle que l'on rencontre en (3) puisque dans ce dernier cas l'occurrence-haut degré réfère (tout comme le syntagme nominal *vieux machins rouillés*, qui mobilise le bord du concept *ciseaux*) alors que l'occurrence-intérieurité (occurrence 1) ne réfère pas.

Nous ne ferons qu'évoquer la question des bords du concept (qui apparaît déjà, comme nous venons de le voir, avec *vieux machins rouillés*) car il faudrait traiter en même temps la question de la métaphore. La métaphore peut avoir trois rôles : désigner les bords d'un concept, servir d'approximation explicative (*une sorte de, quelque chose comme*), participer à la construction d'un nouveau concept (notamment scientifique). Dans le cas qui nous occupe ici, il s'agira d'une métaphore désignatrice des bords d'un concept. Imaginons que Betty, quatre ans, qui a l'habitude de dormir avec son chien Fido, un Saint-Bernard, auprès d'elle, dise à son père qui allait laisser Fido dans le couloir :

#### (4) Non, laisse entrer mon nounours

Le nom *nounours* désigne ici Fido en le conceptualisant comme pas tout à fait un chien, comme un chien qui peut jouer le rôle d'un nounours (différent d'un simple ours en peluche) et ne pourrait sans doute pas s'appliquer à un doberman. Cela ne signifie pas que Fido ne soit pas un vrai chien mais que dans la situation présente, pour Betty, il illustre le bord du concept *chien*. On constate ici qu'il y a acte de référer à l'aide du bord du concept ou plutôt du bord de l'application du concept *chien* et non en recourant à l'intérieurité du concept. On constate aussi la relativité de l'application d'un concept, relativité situationnelle dans le cas présent.

Nous considérerons l'intérieurité du concept comme un faisceau de traits typiques, faisceau structuré sur le modèle suivant (concept de chaise) :



Comme on le voit, les propriétés sont ordonnées. Cela permet de recourir à l'intérieurité du concept sans que toutes les propriétés soient présentes dans le référent visé. Imaginons le dialogue suivant ; nous sommes dans un grenier.

#### (5) Passe-moi [la chaise]; qui est derrière toi, on va la réparer.

- Quelle chaise ?
- Là, derrière toi.
- Ah ! Ça ! Mais elle n'a plus qu'un pied. Tu veux dire [l'espèce de chaise] !

L'occurrence *i* (*la chaise*) mobilise l'intériorité du concept bien que le référent n'ait plus qu'un seul pied. Et malgré cela, c'est toujours une chaise. A tel point que c'est bien le concept de chaise qui est convoqué dans cette visée référentielle. En revanche, l'occurrence *j* (*l'espèce de chaise*) ne mobilise plus l'intériorité du concept mais ses bords, et cela toujours dans une visée référentielle. Nous ne dirons rien ici des pronoms *la* et *elle*.

L'exemple (5) montre que le rapport entre le concept et le référent n'est pas un rapport direct. Autrement dit, on n'a pas chez l'adulte un référent (ni même un type de référent) correspondant à un concept. La chaise de l'exemple pourrait être désignée par *vieux machin* ou *débris*. Or chez l'enfant, cette correspondance existe. Le nom c'est la chose (c'est aussi la position de *Cratyle*). Vygotski en donne des exemples (1934, p. 335sq de la traduction française) : la vache s'appelle *vache* parce qu'elle a des cornes. De même, « pour l'enfant définir un objet ou un concept c'est dire ce que cet objet fait ou, plus souvent encore, ce qu'on peut faire avec lui » (Vygotski, 1934, p. 196 de la traduction française), et Vygotski donne l'exemple suivant : « la raison, dit l'enfant, c'est quand j'ai très chaud et que je ne bois pas d'eau. »<sup>4</sup> Ce rapport direct entre référent et concept spontané (Vygotski montre le développement des concepts du concept spontané<sup>5</sup> au concept scientifique) empêche toute manipulation, toute application du concept et rend par conséquent la signification très rigide.

La notion de *réseau* utilisée par Wittgenstein (1953, § 66, all. *Netz*) devrait être retravaillée en la confrontant aux treillis (ou plutôt aux semi-treillis) booléens et aux réseaux de la théorie des graphes. Mais un tel essai de mathématisation doit être réalisé avec prudence afin de *ne pas gaspiller des mathématiques luxueuses sur des concepts de deux sous*, pour reprendre la formule de Gilles-Gaston Granger (*Langages et épistémologie*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 136) citée par Celeyrette (1980 : 17).

Il faudrait comparer l'approche esquissée ici à diverses autres afin d'en montrer les points communs et les points de divergence. Ce travail n'étant pas encore terminé, nous ne ferons que l'évoquer. Tout d'abord, notre conception n'a pas de gradient ou d'attracteur, contrairement à la notion de A. Culoli. Pour nous, c'est une zone de l'application du concept jouant un rôle particulier mais non privilégié. Il faudrait aussi discuter le rapport entre cette conception et la *sémantique du prototype*. Renvoyons à Kleiber (1990), qui comporte une importante bibliographie et qui fait le point sur la question, pour ébaucher cette discussion, et à Desclés (1986) pour les relations entre concepts. Dans le cadre d'une telle discussion, il faudrait étudier la pertinence du passage de la catégorisation à la conceptualisation (cf. le *passage* de Rosch 1975 à Osherson et Smith 1981 et à Cohen et Murphy 1984). Il importeraient encore de préciser les rapports entre cette conception et la *fuzzyness* (flouïté) issue des travaux de Zadeh (1965 et 1978 qui décrit *PRUF*, *Possibilistic Relational Universal Fuzzy*, une représentation sémantique des langues naturelles)<sup>6</sup>.

Résumons ce à quoi nous sommes arrivés :

<sup>4</sup>. Dans sa communication au CERLICO en Juin 1997 intitulée « Référence et sens », A. Rousseau donne un exemple analogue. Cf. les actes de ce colloque.

<sup>5</sup>. On distinguera *concept spontané* et *concept quotidien*.

<sup>6</sup>. Au risque de lasser le lecteur avec ces allusions à des théories qui montrent l'inachèvement du travail, ajoutons qu'il faudrait aussi interroger la théorie des modèles.

- un concept quotidien ou l'application d'un concept quotidien (peut) participe(r) à la visée référentielle ;
- cette participation peut se faire sous la forme de l'intériorité du concept, du haut degré, ou des bords de ce concept.

Nous aboutissons donc à une structure complexe  $< I, H, B, L >$  telle que :

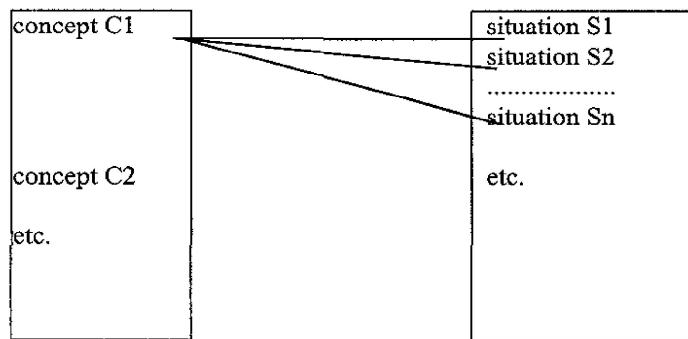
I représente l'intériorité du concept,

H représente le haut degré,

B représente les bords du concept,

L représente la limite du concept.

Cette structure caractérise aussi bien le concept que ses applications. La catégorisation prototypique considère la catégorie en général. Il en est de même du concept. En tant qu'oiseau, le moineau est un meilleur représentant que le pingouin ou que l'autruche. Mais dans l'activité de langage, mobilisons-nous des catégories en général, ou même des concepts en général ? Nos concepts sont alors mis en correspondance avec ce que nous voulons dire et avec ce que nous visons dans telle situation.



Revenons à la visée référentielle. L'application d'un concept dans la formulation d'un syntagme nominal (formulation qui nécessite l'appareillage syntaxique) convoque des éléments qui forment l'intériorité du concept (selon le schéma structural que nous avons esquissé ci-dessus). Ces éléments peuvent être préconstruits. C'est le cas pour les aspects *réalistes* d'un texte. Une chaise a des pieds. Mais ces éléments peuvent aussi avoir été construits au sein du texte même. C'est le cas du concept de *prince* dans nombre de contes. Le concept de prince dans le monde « réel » n'est pas le concept de prince dans un conte. A mi-chemin, on trouve les concepts déterminés culturellement, comme *amitié*, *sagesse*, *honnêteté*, etc. Ces concepts sont partiellement préconstruits socialement tout en laissant une place à la détermination individuelle qui peut se manifester dans la conduite discursive ou dans les constructions préalables au sein d'un texte. Un romancier peut ainsi caractériser une certaine sorte d'amitié entre deux personnages. Par la suite, c'est ce concept d'amitié qui servira de base à l'application du concept dans la visée référentielle, visée qui pointe bien évidemment non le monde de la réalité (si l'on ose employer ce mot) mais le monde de la fiction. Toutefois la fiction ne peut pas créer n'importe quoi. La licorne est un référent de fiction parce que la réalité comporte des chevaux et des rhinocéros. Ces préconstruits et ces construits donnent (**donation**) un référent au co-énonciateur qui bien évidemment doit reconstruire ces relations. Il a à sa disposition trois groupes de données, qui lui permettent d'**assigner** un référent au syntagme nominal :

- les signes linguistiques que lui livre l'énonciateur,
- les préconstruits qu'il partage avec l'énonciateur,
- les construits préalables dans le texte ou dans la conversation (ou plutôt les co-construits préalables avec l'énonciateur).

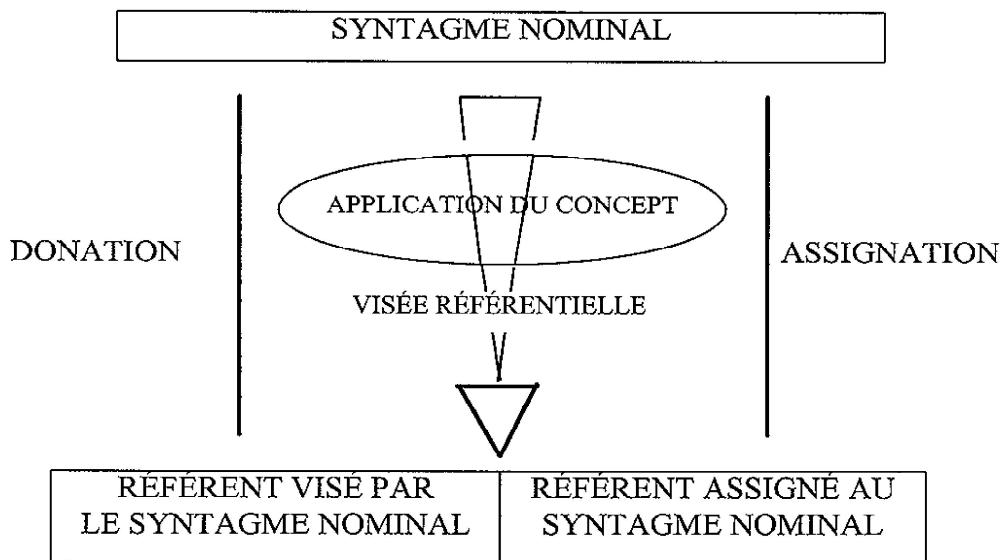
Le référent est toujours de l'ordre du monde. Mais le monde n'est pas ma réalité tactile. Sinon d'ailleurs, je ne pourrais pas faire référence à l'amitié de Georges pour Paulette. C'est pourquoi nous ne visons pas des êtres platoniciens. Ce n'est pas la visée référentielle qui a à s'occuper de ces êtres. Peut-être les visons-nous par le raisonnement mathématique ou par la constitution d'une métaphysique. Ce que nous visons dans l'activité quotidienne de langage, ce sont des *étants*, c'est-à-dire un être appréhendé sous un certain mode. Ainsi, dans l'énoncé (3), l'une des deux paires de ciseaux est-elle appréhendée sous la forme d'un objet rouillé. La perception participe à l'apprehension d'un être sous son aspect d'*étant*. Mais les *étants* ne sont pas que des perceptions sinon les référents ne seraient que des ectoplasmes ou des faisceaux de sensations. Ce sont des perceptions conceptualisées, la visée d'*étants* n'empêche pas que l'être précède le connaître. Les vieux machins rouillés sont aussi des ciseaux, même si l'on peut constater une certaine corruption de leur « être-ciseaux ».

Dans nos jugements, nous sommes confrontés à la réalité du monde, sorte de socle de nos perceptions. La **géométrisation** de nos perceptions, et partant la géométrisation (frappante dans le cas de la temporalité) ou la formalisation de nos représentations linguistiques et discursives, se combine à la **phénoménologisation** constitutive de nos représentations de la réalité première. Il y a de ce fait dans l'activité de langage un double mouvement, formel et phénoménologique. En la dépouillant de sa composante phénoménologique, nous obtenons les systèmes formels. En la dépouillant de sa composante formelle, nous obtenons les purs discours de l'imaginaire ou du délire paranoïde. Même le signe linguistique *licorne* a une composante formelle. Il ne faut pas confondre *formel et existant matériellement*.

Si notre rapport au monde ne se définissait que sur le plan géométrico-formel, nos concepts ne présenteraient ni haut(s) degré(s) ni bords mais seulement une intériorité aux propriétés stables et à la limite clairement déterminée, et tout concept serait alors un concept scientifique<sup>7</sup>. C'est du fait de la composante phénoménologique que nos concepts quotidiens ont cet aspect mouvant, transformable, tandis que nos concepts scientifiques, réellement scientifiques, restent stables.

L'application d'un concept scientifique ne pose aucun problème. Cette application est le pur et simple recours au concept. Tandis que l'application de nos concepts quotidiens nécessite ce travail du concept que nous avons sommairement décrit. Le schéma suivant illustre (sans rien ajouter d'ailleurs) la conception adoptée ici. Il est valable aussi bien pour les concepts scientifiques que pour les concepts quotidiens mais deux différences demeureront : d'une part, le référent pour le concept scientifique n'est que la manifestation d'un être abstrait ; d'autre part, l'application pour le concept quotidien suppose un vrai travail cognitif de construction qui se manifeste dans l'acte de parole (par exemple, par *vrai*, par *espèce de*, etc.). Nous dirons (cf. proposition 5 au début) que l'application du concept quotidien relève (aussi) du domaine cognitif, de l'évaluation du monde.

<sup>7</sup>. Nous ne mettrions pas sous cette appellation les concepts que Vygotski appellent *scientifiques* dans les études à la base de *Pensée et langage* et qui sont des concepts de sciences sociales. Notons cependant que Vygotski semble énoncer lui-même cela comme un *défaut* (infantile ?) de son étude (page 316 de la traduction française).



Dans ce schéma, nous avons tenté de synthétiser l'acte de donation et l'acte d'assignation. Il est évident qu'il n'y a pas co-existence de ces deux mouvements mais qu'ils sont les deux faces différenciées d'un mouvement unique, celui de la **visée référentielle**. Comment fonctionne cette différenciation ?

En production, l'énonciateur entend dire quelque chose sur un certain nombre de référents. Certains de ces référents sont des individus identifiés par leur nom propre. Rien de ce que a été dit jusqu'ici ne s'applique à cet acte de référence. Dire *Paul est malade* n'est pas comparable de ce point de vue au fait de dire *Le garçon au bout de la table est malade*. En un sens le syntagme *la table du salon* est aussi un nom propre puisqu'il désigne un objet unique à l'aide d'un signe le caractérisant. Mais une différence est ici essentielle : ce nom propre n'en est pas véritablement un parce qu'il mobilise un concept, le concept de table appliqué à la désignation d'un objet, alors que le syntagme *Paul* ne mobilise aucun concept. *Paul* n'est pas un concept. Les noms communs sont des noms appellatifs, selon l'ancienne terminologie, qui permettent de désigner et de dénommer, c'est-à-dire de subsumer sous un concept.

La production du syntagme *la table du salon* considère l'objet *salon* et l'objet *table* et donne à considérer ces référents en construisant le syntagme nominal *la table du salon*. Le mouvement de production va du référent que je perçois matériellement (dans le cas de *la table du salon*) ou intellectuellement (dans le cas de *l'amitié de Paul pour Marie*) à la construction de la chaîne linguistique.

La reconnaissance, la compréhension, du syntagme *la table du salon* effectue le mouvement inverse, ce qui ne signifie pas qu'il s'agit de retourner le mouvement de production, comme on retournerait un gant, pour obtenir le mouvement de reconnaissance. La perception effectuée par le co-énonciateur est la perception de la chaîne linguistique. Le monde existe en dehors de cette chaîne linguistique, le mot ne crée pas la chose. Le co-énonciateur doit faire correspondre, correctement, un référent (perceptible matériellement ou intellectuellement) à la chaîne linguistique perçue (la différence entre *perceptible* et *perçue* est ici importante). Cette

correspondance est une assignation, l'assignation d'un référent perceptible à un syntagme nominal de la chaîne linguistique perçue.

La visée référentielle est ce double mouvement.

Pour autant, nous n'avons pas complètement résolu la question de la visée référentielle. Notre objectif était plus modeste : mettre en évidence que l'acte de mise en correspondance d'un syntagme nominal et d'un référent (ci-dessous *acte de référence*) n'est ni un pur acte de désignation ni un acte de construction du référent. La construction est une construction conceptuelle.

L'acte de référence n'est pas une pure désignation et nous attirons l'attention sur la différence entre *donné* et *donation*. La donation est un acte. Le référent n'est un donné que pour l'énonciateur, pas pour le co-énonciateur. Si l'énonciateur exécute un acte proche d'une désignation et que l'on peut donc nommer à la rigueur *désignation*, ceci ne rend absolument pas compte de la visée référentielle. D'une part, nous ne désignons pas l'être d'un objet. Un référent n'est pas unique en ce sens qu'il n'est pas un être mais un étant. D'autre part, la donation n'est qu'une face de la visée référentielle.

L'acte de référence n'est pas la construction d'un référent. Ce qui est construit, c'est l'application d'un concept. Considérer le référent comme construit, c'est confondre le monde et les applications de concepts. On construit ainsi des objets discursifs. Mais les objets discursifs ne sont pas des objets au sens des objets du monde, ce sont des objets de l'univers du discours. Ils participent à la constitution de représentations complexes.

C'est l'application des concepts qui permet les anaphores conceptuelles comme celles qui ont lieu avec *en* quantitatif. Ainsi, en (6), la reprise anaphorique est possible parce que *en* fournit le moyen d'identifier ce que j'ai eu, à savoir une part de gâteau. Bien évidemment, cela est loin de résoudre tous les problèmes de l'anaphore, mais y participe (par exemple dans le cas de l'anaphore associative, cf. ci-dessus, mais aussi pour certains problèmes liés au relatif à l'oral, comme nous le verrons lors de notre communication au XXIIème Congrès international de linguistique et philologie romanes). On aurait pu aussi envisager la *question du poulet* de Brown et Yule (*prenez un poulet, tuez-le, découpez-le*, le pronom *le* restant identique malgré la transformation de l'objet réel ; cf., sur cet aspect, Portine, 1998).

(6) Tu as pris deux parts de gâteau, moi je n'en ai eu qu'une

Beaucoup trop d'études linguistiques ne considèrent qu'une sorte de bijection entre le nom et l'objet ou alors éparpillent l'acte de référence en de multiples construits intellectuels. Nous avons essayé de tenir le milieu entre ces deux approches. La lecture d'Ogden et Richards (1923) a joué pour nous un rôle important dans la constitution de cette conception. C'est pourquoi nous reviendrons sur ce texte dans un prochain article.

## ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- Canguilhem, G. (1977) : *La formation du concept de réflexe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris : Vrin
- Ceylerette, J. (1980) : « La mathématisation en question. » *Modèles linguistiques*, 2 : 1. 3-19
- Cohen, B. & G. L. Murphy (1984) : « Models of Concepts. » *Cognitive Science*, 8. 27-58
- Culioli, A. (1981) : « Sur le concept de notion. » *BULAG*, 8. 62-79. Repris dans : A. Culioli : *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentation*, 1. Paris : Ophrys, 1990. 47-65
- Descrés, J.-P. (1986) : « Implication entre concepts : La notion de typicalité. » *Travaux de Linguistique et de Littérature*, 24 : 1. 179-202
- Frege, G. (1892) : « Über Begriff und Gegenstand. » *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 16. 192-205. Trad. fse dans : G. Frege : *Ecrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil, 1971. 127-141
- Kleiber, G. (1990) : *La sémantique du prototype : Catégories et sens lexical*. Paris : PUF
- Ogden, C. K. & I. A. Richards (1923) : *The Meaning of Meaning : A Study of The Influence of Language upon Thought and of The Science of Symbolism*. Londres Routledge & Kegan Paul
- Osherson, D. N. & E. E. Smith (1981) : « On the adequacy of prototype theory as a theory of concepts. » *Cognition*, 9 : 1. 35-58
- Portine, H. (1998) : « La visée référentielle. » A paraître dans les Actes du Colloque du CERLICO
- Rosch, E. (1975) : « Cognitive Representations of Semantic Categories. » *Journal of Experimental Psychology: General*, 104 : 3. 192-233
- Vygotski, L. S. (1934) : *Myšlenie i reč'*. Trad. fse : *Pensée et langage*. Paris : Messidor, 1985. Rééd. Paris : Dispute, 1997
- Wittgenstein, L. (1953) : *Philosophische Untersuchungen – Philosophical Investigations*. New York : The Macmillan Company. Ed. bilingue.
- Zadeh, L. (1965) : « Fuzzy sets. » *Information and Control*, 8. 338-353
- Zadeh, L. (1978) : « PRUF - A meaning representation language for natural language. » *International Journal of Man-Machine Studies*, 10. 395-460